

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Lettres Angloises, Ou Histoire De Miss Clarisse Harlove

Richardson, Samuel

A Dresde, 1751

Lettre LXXXVII. Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1794

une résolution forcée, les mouvemens du cœur font la conscience. C'est le plus sage de tous les hommes qui leur donne ce nom*.

Je vous demande grace, ma chere, pour cet amas de raisonnemens mal digérés. Je m'arrête ici, & je vais faire sur le champ une lettre de revocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve à laquelle je ne suis pas fâchée de mettre son caractère, & qui est d'ailleurs d'une importance infinie pour moi. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je change de pensée?

CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à
Miss HOWE.

Dimanche 9 d'Avril, au matin.

L semble que personne ne se propose aujourd'hui d'aller à l'Eglise. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du Ciel à es-

* Clarisse parle apparemment de l'Auteur de l'Ecclesiaste, qu'on peut consulter là-dessus.

à espérer, pour des vûes si profanes, & j'ose dire si cruelles.

Ils se désient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'ai trouvée dans cette occupation, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre à Lovelace; car j'ai écrit, ma chere. Elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accoutumée à toutes sortes de traitemens, & que lui supposant des ordres, je la croyois assez justifiée.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense point à fuir volontairement avec lui; & que si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le



parti de me rendre ; & si ce n'est pas votre intention , a continué cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paroît étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé ; „vous êtes allée si loin, m'a-t-elle dit, „que votre embarras est de revenir honnêtement ; mais je m'imagine que mercredi, „en pleine assemblée, vous donnerez la „main à M. Solmes ; & suivant le texte du „Docteur *Brandt*, dans son dernier Sermon, *la jôye sera grande alors dans le „Ciel.*

Voici en substance ce que j'écris à M. Lovelace : „que des raisons de la plus grande „de importance pour moi-même, & dont „il sera satisfait lorsqu'il les connoitra, m'obligent de suspendre ma résolution ; que „j'ai quelque espérance de voir tourner heureusement les affaires, sans le secours d'une „démarche qui ne peut être justifiée que par „la dernière nécessité ; mais qu'il doit compter que je souffrirai plutôt la mort, que „de consentir à me voir la femme de M. „Solmes.

Ainsi je me prépare à soutenir le choc de ses exclamations. Mais à quelque réponse que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événemens dont je suis menacée mardi ou mercredi. De-là, de-là les craintes

craintes qui m'occupent uniquement, & qui me font déjà trembler jusqu'au fond du cœur.

* * *

Dimanche, à 4 heures après midi.

Ma lettre n'est pas encore partie ! Si malheureusement il ne pensoit point à la prendre, & que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eut l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je grand Dieu ! Ah ! chere amie, pourquoi ai-je eu quelque chose à démêler avec ce sexe ! moi qui menois une vie si heureuse avant que de l'avoir connu.

* * *

Dimanche, à sept heures du soir.

Je retrouve encore ma lettre ! Il est peut-être occupé de ses préparatifs pour demain. Mais il a des gens qu'il pourroit employer. Se croit-il si sûr de moi qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution ? Il fait comment je suis affligée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement. No-

Hh 5

tre

tre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entièrement mes vûes. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement ! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, & toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque tems qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la datte fera foi qu'il auroit pû l'avoir assez-tôt ; & si le peu de tems qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.

* * *

Dimanche, à neuf heures.

On est résolu, comme je l'apprens, de faire avertir Madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entiere avec moi.

Elle fera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader ; & lorsque la violence aura terminé les embarras, son rolle sera de me consoler & de m'inspirer

spirer de la patience pour mon fort. „ On
 „ s'attend, me dit insolemment Betty, à
 „ des évanouissémens, à des cris sans nom-
 „ bre. Mais tout le monde y fera préparé;
 „ & lorsque la scéne sera finie, elle sera fi-
 „ nie: je reviendrai de moi-même, lorsque
 „ j'aurai reconnu qu'il n'y a plus de re-
 „ méde.

* * *

Lundi, à sept heures du matin.

O ma chere ! la lettre y est encore, dans
 le même état où je l'ai laissée !

Est-il possible, qu'il se croie si sûr de
 moi ? Il se figure peut-être, que je n'ai
 pas la hardiesse de changer de résolution.
 Je voudrois ne l'avoir jamais connu. C'est
 à présent, que je vois cette téméraire démar-
 che dans le même jour où tout le monde
 l'auroit vûe, si je m'en étois rendue coupable.
 Mais quel parti prendre, s'il vient au-
 jourd'hui à l'heure marquée ! S'il vient sans
 avoir reçu la lettre, je suis obligée de le
 voir ; sans quoi, il ne manquera pas de ju-
 ger qu'il m'est arrivé quelque chose, & je
 suis sûre qu'il entrera aussi-tôt au Château.
 Il n'est pas moins certain qu'il y fera insulte :
 & quelles seront les suites ! D'ailleurs,
 je me suis presque engagée, si je changeois
 d'avis,

d'avis, à prendre la première occasion pour le voir & pour lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne lui déplaisent beaucoup. . . Mais il vaut mieux qu'il parte de mauvaise humeur, après m'avoir vûe, que de partir moi-même, mécontente de moi, & de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'extrêmement pressé par le tems, il peut envoyer encore & recevoir la lettre. Qui fait s'il n'a pas été retardé par quelque accident, qui le rendra peut-être excusable? Comme j'ai trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entre-vûe, il est impossible qu'il n'eût pas eu du-moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé, & si je suis ferme dans une occasion bien plus importante. D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'il n'en ait pas douté.

* * *

A neuf heures.

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi, en me voiant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main, une lettre que je vous envoie. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractère.

TRES-

TRES-CHERE COUSINE,

J'apprens d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes, mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence, que pour me causer du chagrin ; car c'est de Betty Barnes que je l'apprens, & je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues ; & m'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assurée que c'est M. Brandt, ce jeune Ministre d'Oxford, qui doit faire la cérémonie. Le Docteur Lewin refuse, à ce que j'entens, de vous donner la bénédiction si vous n'y consentez. Il a déclaré, qu'il n'approuve point la manière dont on en use avec vous, & que vous ne méritez pas d'être traitée si cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoûte qu'on lui a promis de faire sa fortune.

Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumières ; car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, & dont elle s'attend néanmoins que je trouverai le moien de vous informer. Elle fait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, & je suis

fuis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chere cousine, qui fait l'honneur de toute la famille. Mais je vois que Miss Harlove & cette fille se parlent sans cesse à l'oreille ; & lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain ; & c'est particulièrement ce qui me porte à vous écrire : mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes & de votre encre ; parce qu'on fait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne fais pas de quoi il est question ; mais on se propose d'en faire usage. Il n'y auroit qu'un méchant caractère, qui pût s'être vanté de la bonté qu'une femme a pour lui, & qui eût été capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour de jeunes & innocentes personnes telles que nous ?

Ils ont une idée, qui leur vient je crois de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre

rendre malade ; ou dans d'autres vûes. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des phioles, des poudres, & les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange ! Quel malheur pour une jeune fille, d'avoir des parens si soupçonneux ! Graces au Ciel, ma mere n'est pas à présent de ce caractère.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre Papa, le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas ! ma chere cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty l'assûre, & je n'en doûte plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soiez réconciliée avec lui : ainsi, la maladie ne fera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne serois pas je vous assûre, si je n'avois du goût pour mon mari. M. Solmes leur repète sans cesse, qu'il obtiendra votre amour à force de bijoux & de riches présens. Le vil flatteur ! je souhaiterois de le voir marié avec Betty Barnes, & qu'il prit la peine de la battre chaque jour, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue
bonne.

bonne. Enfin, mettez en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux ; & brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chère cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie seroit inutile, & le danger en seroit terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre &c. D. H.

Après avoir lû cette lettre, il s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet ; sùr-tout, lorsque j'ai considéré que ma lettre de revocation n'est point encore partie, & que mon refus va m'exposer à des disputes fort vives avec M. Lovelace : car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, *ces délicatesses auxquelles je dois renoncer, dès que j'aurai quitté la maison de mon pere*, joint aux motifs encore plus puissans du devoir & de la reputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes agitations & mes larmes ne feroient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine ; & mes espérances augmentent pour quelque délai, depuis que je fais de ma
cousine,

cousine, que ce bon Docteur Lewin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon contentement, & qu'il juge qu'on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l'esprit une nouvelle ressource : sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, & je demanderai le tems de consulter cet habile Théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mere. Ma tante Hervey & Madame Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, & je m'échappe au travers de l'avenir.

Mais s'ils sont déterminés à la violence ! s'ils ne m'accordent aucun délai ! si personne ne se laisse attendrir ! si l'on est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante & forcée ! Alors..... hélas ! que ferai-je alors ? Je ne puis que..... mais que puis-je ? O ma chere ! Ce Solmes ne recevra jamais mes sermens. J'y suis trop résolue. Je prononcerai, non, non, aussi longtems que j'aurai force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence ? Il est impossible qu'un pere & une mere puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se retirent : & s'ils abandonnent



l'exécution à mon frere & à ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer.

Voici quelques petits artifices, auxquels j'ai recours ; le Ciel fait avec quelle répugnance :

Je leur ai donné une forte d'indice, par un bout de plume que j'ai laissé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes provisions secrètes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laissé, comme par négligence, deux ou trois essais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être apperçus.

J'ai abandonné aussi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je me flatte que malgré les apparences, qui sont contre moi, mes amis se relâcheront. Ils savent de votre mere, par mon oncle Antonin, que je reçois de tems en tems une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme résolution de renoncer à l'homme pour lequel ils ont tant de haine lorsqu'ils m'auront délivrée des persécutions de l'autre.

Près de ces essais, j'ai laissé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers argumens convenables à ma situation. Peut-être que les lisant ainsi par hazard, ils y trouveront quelque motif de faveur & d'indulgence.